

# Le pamphlet : essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés

Yves Avril

Volume 11, Number 2, août 1978

Le pamphlet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500463ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500463ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Avril, Y. (1978). Le pamphlet : essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés. *Études littéraires*, 11(2), 265–281. <https://doi.org/10.7202/500463ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

# LE PAMPHLET: ESSAI DE DÉFINITION ET ANALYSE DE QUELQUES-UNS DE SES PROCÉDÉS

yves avril

Le pamphlet, selon nous est un écrit de circonstance, attaquant plus moins violemment, unilatéralement, un individu ou un groupe d'individus, une idée ou un système idéologique dont l'écrivain révèle, sous la pression d'une vérité urgente et libératrice, l'imposture.

Cette définition exclut la satire, qui n'est pas un écrit de circonstance mais la critique d'un état de mœurs permanent ou de défauts propres à tel sexe (la sixième satire de Juvénal, *Contre les femmes*), à telle classe sociale ou telle profession (certaines comédies de Molière) <sup>1</sup>. Elle exclut de même la controverse à caractère polémique, qui implique au moins un certain désir d'écouter autrui, d'engager le débat (polémique Mauriac - Cocteau lors de la représentation de *Bacchus*) <sup>2</sup>. Voilà pour les critères de « circonstance » et d'unilatéralité.

Par la violence, nous n'entendons pas nécessairement méchanceté ou grossièreté : à côté des tonneaux d'ordures déversés par Céline dans *Bagatelles pour un massacre* ou *l'École des cadavres*, ou des injures du *Père Duchesne* ou de Léon Daudet, il y a place pour l'indignation passionnée des *Provinciales* ou même la sérénité des écrits de Fabre-Luce <sup>3</sup>. Cela dit, le pamphlet est une arme de guerre et le but de la guerre est, selon Clausewitz, « d'abattre l'adversaire ». Pour anéantir cet adversaire (qui, dans notre propos, est un homme ou une idée), Clausewitz ajoute : « Il n'y a pas de limites à la manifestation de (la) violence <sup>4</sup>. » Un de nos pamphlétaires les plus combattifs à qui on reprochait la violence de l'hebdomadaire qu'il dirigeait, répondait : « C'est vrai (...) Mais je ne regrette rien, c'est la guerre. Pendant la guerre de 39-45, aussi, je peux vous dire que j'ai envoyé des grenades sur des gens qui se trouvaient là où ils n'auraient pas dû être. Il faut bien employer les procédés de l'adversaire ; Le jour où il invente la napalm, il faut aussi s'en servir ! Vous ne me ferez

jamais repentir d'une seule ligne de mon journal, même celles que j'ai personnellement regrettées<sup>5</sup>.» Le même homme légitimait les attaques à la vie privée des personnes, s'il estimait que cette vie privée concernait la politique. Pascal au contraire, reprochait à son interlocuteur jésuite de s'attaquer aux personnes plus qu'aux erreurs et, après lui avoir cité en exemple saint Jérôme, disait : «Voilà, mon Père, comment agissent ceux qui n'en veulent qu'aux erreurs, et non pas aux personnes ; au lieu que vous, qui en voulez aux personnes plus qu'aux erreurs, vous trouvez que ce n'est rien de condamner les erreurs, si on ne condamne les personnes à qui vous les voulez imputer<sup>6</sup>.» Quant à Léon Daudet, sa déontologie personnelle lui interdisait les attaques contre les femmes, par respect de principe pour le sexe auquel elles appartiennent.

À propos des idées ou des mythes attaqués, Robert Poulet remarquant que les écrivains qu'on considère habituellement comme d'audacieux blasphémateurs, André Breton, Jean Genet, bravant les scandales et les tabous, ont toujours mis à l'abri de leurs obscénités ou de leurs prétendues audaces, le peuple, l'Amour, le « monde enchanté de l'enfance », l'adolescence, pense qu'il lui appartient de « faire pièce à quelques-uns des « pieux mensonges » dont se berce le conformisme contemporain<sup>7</sup> ».

Ainsi, chaque pamphlétaire a ses adversaires privilégiés, idées reçues, mythes, personnes, mais la distinction n'est souvent qu'apparente, dans la mesure où le polémiste ayant pour but de révéler une vérité voilée par le mensonge, dirige ses attaques, moins contre tel ou tel individu que contre le mythe ou le mensonge incarné par l'individu attaqué.

Nous ne retenons pas, dans notre définition, le critère de longueur, dont Paul-Louis se moque si joliment dans *le Pamphlet des Pamphlets* mais qu'il retient pourtant pour son compte<sup>8</sup>. Courier excelle dans le libelle de dix pages, mais les pamphlets de Bernanos, *la Grande Peur des bien-pensants* ou *les Grands cimetières sous la Lune*<sup>9</sup> ont plus de quatre cents pages. Sans parler des énormes *Décombres* de Lucien Rebatet qui approchent de sept cents pages<sup>10</sup>.

Peu nous importe que l'ouvrage soit par son auteur même

baptisé pamphlet, peu nous importe que son organisation soit ou non cohérente. Ainsi les œuvres qui ressortissent à ce que Robert Poulet appelle « la pensée discontinue<sup>11</sup> », même si elles ne répondent pas au critère de cohérence qu'on pourrait attendre d'une œuvre « engagée », ces « coups de sonde », ces « fragments épars », s'ils répondent aux autres critères du pamphlet, peuvent être considérés comme tels : c'est, par exemple, la trilogie de Robert Poulet que nous avons citée ; ce sont, de Dominique de Roux, *Immédiatement* et surtout *la France de Jean Yanne*<sup>12</sup> ; de Jean Cau, outre les œuvres qui entrent sans difficulté dans la définition du genre comme *le Pape est mort* ou *l'Agonie de la vieille*, des essais informels comme *les Écuries de l'Occident*<sup>13</sup> ; on n'oubliera pas non plus certains passages d'innombrables Journaux, mémoires, autobiographies dont nous prendrons comme exemples, sans remonter aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, le *Journal* de Galtier-Boissière<sup>14</sup>, celui de Michel Ciry<sup>15</sup> ou *les Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières<sup>16</sup>.

Dans un genre un peu différent et qui allie la « pensée discontinue » à la cohérence arbitraire de l'ordre alphabétique, on trouve, héritiers directs de la frénésie encyclopédique du XVIII<sup>e</sup> siècle et du *Dictionnaire philosophique*, le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert<sup>17</sup>, *l'Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy<sup>18</sup>, plus récemment *l'Exégèse des nouveaux lieux communs* de Jacques Ellul<sup>19</sup>, *le Fictionnaire* de Georges Elgozy<sup>20</sup>, mais tous ces ouvrages sont plus satiriques que pamphlétaires<sup>21</sup>. En revanche, nous sommes exactement dans le pamphlet quand le « Dictionnaire » énumère, non plus des idées représentatives d'un certain état d'esprit permanent, mais des hommes dont les paroles ou les actes sont précisément datés : à la suite des deux *Dictionnaires des grands hommes*, le premier littéraire, le second politique, de Rivarol<sup>22</sup>, on a, accompagnant les grands bouleversements de la politique française, le *Dictionnaire des Girouettes*, publié par le *Nain Jaune* en 1815<sup>23</sup> et le *Nouveau Dictionnaire des Girouettes* d'Orion, en 1945<sup>24</sup>.

Appartiennent, selon nous, au genre pamphlétaire, et quoi qu'en dise Sartre dans un passage assez embarrassé de *Qu'est-ce que la Littérature*<sup>25</sup>, une œuvre poétique comme

*les Châtiments*, et également des discours, publiés après avoir été prononcés, comme les deux séries de *Philippiques*, celles de Démosthène et celles de Cicéron<sup>26</sup>. De même, sans parler des romans qui sont souvent truffés de passages polémiques (Stendhal, Balzac, Zola), ces sortes de fables ou de paraboles qui, depuis *la Nef des fous* et les trois derniers livres de *Pantagruel*, ont permis aux écrivains que leurs contemporains indisposent, de vitupérer contre eux. On connaît le procédé : un voyageur étranger ou venant d'une autre planète arrive dans notre monde, et en décrit, avec les yeux d'un candide, la stupéfiante absurdité. Variante : le voyageur vient de notre monde et arrive dans un pays étranger dont les mœurs sont curieusement la systématisation caricaturale du nôtre<sup>27</sup>. Ce sont les *Lettres Persanes*, les *Voyages de Gulliver*, *Micromégas* ou *Candide*, ou, plus proche de nous, le *Voyage en Absurdie* d'Arouet<sup>28</sup> et *Mégalonose* de Michel Déon<sup>29</sup>. Mais les ouvrages d'Arouet et de Michel Déon sont moins satiriques et plus pamphlétaires que les précédents, car c'est d'une époque bien précise qu'il s'agit (la France de la Libération pour Arouet, la France gaulliste après l'indépendance de l'Algérie pour Michel Déon) et leurs auteurs n'ont pas la prétention de satiriser les faiblesses éternelles de l'esprit humain<sup>30</sup>.

Reste le critère, à notre avis le plus important, celui de la « réévaluation, sous la pression d'une vérité urgente et libératrice, d'une imposture ». Il n'y a pas de pamphlet, s'il n'y a pas chez l'auteur sentiment d'une urgence. Voilà pourquoi les pamphlets sont toujours des écrits de circonstance, quels que soient les prolongements qu'ils peuvent avoir. La pression d'une vérité dont on a le sentiment d'en être le détenteur exclusif, déclenche l'explosion pamphlétaire : *vérité*, maître-mot du pamphlet.

Fabre-Luce intitule un chapitre d'*Au nom des silencieux*, « *la vérité sur le Général de Gaulle* »<sup>31</sup> Maurice Bardèche commence ainsi *Nuremberg ou la Terre Promise* : « Je ne prends pas la défense de l'Allemagne. Je prends la défense de la vérité », et sa *Lettre à François Mauriac* est encadrée par ces deux phrases : « Nous vivons depuis deux ans dans une espèce de mensonge total, dans un monde clos du mensonge. » et « Car il n'y a de nation forte que celle qui est loyale avec

tous ses citoyens et tous ses partis, il n'y a de paix véritable que celle qui est fondée sur la justice et la vérité<sup>32</sup>.» Et Pascal: «Vous croyez avoir la force et l'impunité mais je crois avoir la vérité de l'innocence. C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité<sup>33</sup>.» Le pamphlet est donc le chemin qui mène du mensonge à la vérité. Le chemin est plus ou moins direct, c'est un raccourci ou une promenade, un cent mètres ou un marathon, une excursion ou un périple, mais à la fin du voyage, l'erreur ou le mensonge doivent être terrassés.

Ces métaphores du voyage et de la route ne doivent pas nous faire oublier que le pamphlet est une arme de guerre et qu'il faut l'utiliser efficacement. Or le dilemme du pamphlétaire est parfois le suivant: ou j'écrase mon adversaire, j'en montre la petitesse et la mesquinerie, je fais rire du ridicule de ses procédés et du grotesque de ses attitudes, je le fais apparaître comme un pantin méprisable; mais nul dès lors n'aura plus peur de lui et je risque d'obtenir le résultat inverse de celui que j'escomptais: on négligera le danger réel que cet adversaire représente et on le laissera prospérer; ou j'exagère ce danger, je montre la force de mon adversaire, son machiavélisme, son intelligence perverse: mais je risque d'attirer à son endroit le respect dû à la toute-puissance, car Lucifer a ses séductions: au lieu d'obtenir la répulsion, j'obtiendrai la révérence; là où j'espérais l'animadversion, c'est l'admiration qui prend la place<sup>34</sup>. Jacques Laurent est parfaitement conscient de cette difficulté, qui déclare dans son *Mauriac sous de Gaulle*: «Il est tentant de juger de Gaulle avec excès soit qu'on le loue, soit qu'on l'accuse. L'outrance, qu'elle soit hostile ou servile, sert la fortune d'un homme qui n'a jamais pu réussir que comme vedette. Or si l'on met à part une capacité de mépris qui est extraordinaire, de Gaulle est, pour le reste, assez moyen. C'est la maladresse de ses amis et de ses ennemis qui lui confère l'exceptionnel. J'ai même peur, en me relisant, d'avoir ajouté ma pierre à l'édifice. Je l'ai peint si indifférent à toute parole donnée, à toute conviction, que je crains d'en avoir fait une trop haute statue de glace. On aimera mieux ce personnage si l'on se rappelle qu'il est, au contraire, l'homme de toutes les velléités<sup>35</sup>.»

L'écrivain dispose de plusieurs moyens pour échapper au

dilemme. Il peut d'abord doser les différents ingrédients : ainsi Victor Hugo, dans *les Châtiments*, passe sans cesse, d'un poème à l'autre et à l'intérieur du même poème, du mépris à l'horreur, et il aboutit au résultat espéré : son Napoléon III n'a aucune grandeur, même dans l'abjection, ses couardises et ses mesquineries sanglantes ne lui donnent pas la séduction des grands criminels. La palette du pamphlétaire est redoutablement variée, qui joue de l'antiphrase, de la litote, de l'hyperbole, aussi bien que de l'épopée, de la parabole, de la fable, de la chanson populaire, du thrène etc...<sup>36</sup>

Pour réduire la dimension de son adversaire et le ridiculiser sans lui ôter son caractère de nocivité, Michel Déon utilise conjointement trois procédés : d'une part il l'appelle « Mégalonose » qui suggère le physique (grand nez, grande taille) du modèle, et son moral (mégalomanie) ; d'autre part il ne le fait apparaître au narrateur et donc au lecteur qu'assez tard dans le roman, et lorsqu'on le voit enfin, il se révèle alors être un affreux nain. Si Molière attend l'acte III pour nous montrer Tartuffe, qui répond bien à notre attente, le lecteur de Michel Déon attend la page 89 pour s'apercevoir que le grand homme est un nabot. Mégalonose est donc à la fois Tartuffe, Napoléon-le-Petit et Nabotléon (Poincaré selon Léon Daudet). « Le grand-duc est tout nu... », disait le petit garçon du conte d'Andersen<sup>37</sup>.

Avec une très grande habileté, Jacques Perret répond à ses juges qui l'accusent d'avoir employé à propos de son adversaire les mots de *fourberie, parjure, renégat, trahison* : « Si, reconnaissant mes torts, je n'hésitais pas aujourd'hui à déclarer devant vous que le général de Gaulle est à mes yeux désormais toute loyauté, franchise et droiture, le tribunal serait fondé à croire que je me moque de lui, ce qui est hors de question. Je pourrais alors essayer de négocier mes termes, en disant par exemple que ce général est un peu menteur, capable de fourberie. Autant insinuer que l'illustre plaignant est un homme comme les autres et cela non plus n'est pas à dire. Il faut donc bien, Messieurs, que j'en reste à mes affirmations premières<sup>38</sup>. » L'écrivain referme ainsi sur ses juges un piège dont ils ne peuvent sortir qu'en lui imposant silence : trois solutions : 1) si je dis le contraire de ce

que je pense, vous ne me croirez pas et vous me condamnez pour injure au tribunal. Mais, ce faisant, disant que j'ai menti ou que j'ai parlé par antiphrase, vous reconnaissez implicitement en traduisant spontanément mon antiphrase ou en perçant à jour mon mensonge, que la vérité est tout autre et vous vous faites alors mes complices; 2) vous m'invitez à transformer mon propos en litote, mais vous lui refusez la valeur d'une litote: s'il ne s'agit plus d'une figure de style, si le signifié coïncide exactement avec le signifiant, vous vous faites également mes complices, car vous admettez implicitement que la personnalité de mon adversaire ne sort pas de l'ordinaire; 3) vous me laissez dire ce que je pense, qui est la vérité, et ce n'est plus de moi que vous êtes les complices, mais de la vérité. L'avantage de cette solution, c'est que vous admettez la vérité directement, expressément, sans passer par les détours compliqués de la reconnaissance implicite. Bref, vous avez le choix entre le mensonge ou l'antiphrase, la litote et l'expression simple de la vérité nue: je vous conseille la dernière solution, car elle répond exactement à ma pensée et, si vous trouvez cette pensée condamnable, au moins votre responsabilité ne sera pas engagée, et vous n'aurez qu'à me condamner au silence.

Or c'est bien le but recherché par le pamphlet: ou contraindre les menteurs à accepter la vérité ou les contraindre à vous contraindre au silence: dans le premier cas, la vérité apparaît, lumineuse, explicite; dans le second, elle apparaît aussi, mais opprimée ou implicite<sup>39</sup>.

Mais, dans ce combat, ce que nous appellerons choix des moyens n'appartient guère à la décision raisonnée des écrivains. Par exemple, entre le pamphlet long et le pamphlet court, entre l'hyperbole et l'antiphrase, c'est le tempérament du pamphlétaire qui choisit. Ce qu'on peut dire, c'est que l'hyperbolique est plutôt enclin au « volume », l'ironiste au libelle. Il arrive d'ailleurs que l'écrivain choisisse une forme qui ne lui convient guère ou qui n'est guère adaptée à son sujet: le court pamphlet de Chateaubriand, *de Buonaparte et des Bourbons*, utilise des procédés qui sont plutôt ceux, jusqu'à en être la parodie involontaire, des *Oraisons funèbres* ou des *Sermons* de Bossuet<sup>40</sup>, et les injures déversées sur Bonaparte en font alors une œuvre plutôt bâtarde. L'hy-



perbolique fait donner la grosse artillerie, il envoie les B-52 et pratique l'area bombing ; l'ironiste excelle dans la guerre de partisan. Avec toutes les réserves nécessaires, la guérilla du pamphlétaire, ce sont *les Provinciales*, les libelles de Paul-Louis Courier, de Claude Tillier, les attaques quotidiennes ou hebdomadaires des journalistes polémistes ; l'area bombing, ce sont les pavés lancés par Lamennais (*De l'Indifférence en matière de religion*), Bernanos (*la Grande Peur...* et *les Grands Cimetières...*) et Rebatet (*les Dénombres*) etc...<sup>41</sup>

Un des meilleurs exemples des deux types de pamphlétaire nous est donné par le couple Pierre-Antoine Cousteau - Lucien Rebatet, que nous choisissons parce qu'avec des moyens différents, ils ont mené le même combat : tous les deux ont été fascistes déclarés, anti-sémites, collaborationnistes, rédacteurs de *Je suis partout* condamnés à mort à la Libération, grâciés, puis libérés en 1953. Or de ces deux journalistes de même tendance, l'un est un ironiste sarcastique, qui exécute de sang-froid ses adversaires, l'autre un passionné dont les armes favorites sont le torrent verbal et l'injure hyperbolique. L'un écrit de petits livres de deux cents pages, recueils d'anecdotes ou de citations commentées au vitriol<sup>42</sup>, l'autre l'énorme pamphlet des *Décombres*, fulminante autobiographie d'un fasciste, mélange détonnant de Léon Daudet et Céline<sup>43</sup>.

Quand à la valeur des pamphlets, il est difficile d'en juger : à la différence du roman dont la valeur se mesure en fin de compte à l'intérêt qu'il suscite et à la profondeur de ses perspectives, le pamphlet devrait être jugé, comme la publicité, sur le plan de l'efficacité : telle publicité nous paraîtra belle, astucieuse, inventive et n'aura aucun succès ; telle autre, que nous regarderons ou entendrons avec agacement, voire répulsion, ou indifférence, « fait vendre »<sup>44</sup>. Mais quel pamphlet a jamais emporté la conviction de celui qui n'était pas, à l'avance, convaincu ? Aussi, mieux vaut se limiter prudemment à juger de la valeur esthétique ou de la force de quelques-uns des procédés utilisés.

Soit à exprimer le fait suivant (vrai ou faux) : « cet homme a volé cent millions ». L'hyperbole dira : « C'est la plus grande canaille que la terre ait jamais portée », avec toutes les va-

riantes que peut inspirer la verve<sup>45</sup>; la litote: «Cet homme n'est guère honnête» ou «n'est pas d'une honnêteté à toute épreuve»<sup>46</sup>; l'antiphrase: «Cet homme est honnête!» ou l'antiphrase hyperbolique: «Quel prodige d'honnêteté que cet homme!»<sup>47 48</sup>

On s'aperçoit que souvent le coup porte d'autant mieux que le chemin qui conduit de ce qui est à exprimer à l'expression elle-même est plus long. La longueur dépend du nombre d'intermédiaires par lesquels passe la pensée du récepteur: pour aboutir au «vol de cent millions», l'hyperbole ne passe par aucun intermédiaire; simplement l'expression est déplacée par rapport à la réalité. Le risque, pour un regard critique, est que l'hyperbole se dégonfle, revenant à la plate réalité et même, dans la mesure où il y a exagération manifeste, suivant le principe qu'un menteur pris en flagrant délit n'est plus jamais cru, que ce qui est reçu soit bien inférieur non plus à ce qui est exprimé mais à la réalité. Le chemin parcouru se fait alors non plus au détriment de l'adversaire mais au détriment du pamphlétaire. Dans le pire des cas et à la honte infinie du pamphlétaire, l'hyperbole peut être prise pour une antiphrase.

L'antiphrase est plus subtile. Comme le dit Vladimir Jan-kélévitch à propos de l'ironie en général, elle «fait semblant de jouer le jeu de son ennemi, parle son langage, rit bruyamment de ses bons mots, surenchérit en toute occasion sur sa sagesse soufflée, ses ridicules et ses manies. Voilà décidément le grand art et la suprême liberté, la plus intelligente, la plus diabolique, la plus téméraire aussi. La conscience ironique dit non à son propre idéal, puis nie cette négation. Deux négations s'annulent, disent les grammairiens: mais ce que les grammairiens ne disent pas — l'affirmation ainsi obtenue rend un tout autre son que celle qui s'installe du premier coup, sans passer par le purgatoire de l'antithèse (...) Si la pensée accepte le retard de la médiation, ce n'est pas pour faire des cérémonies, mais pour que ses propositions soient de belle trempe<sup>49</sup>.» Pour reprendre notre exemple, «Quel prodige d'honnêteté que cet homme!», la médiation est double puisqu'il faut passer d'abord par le concept d'honnêteté, puis par son expression hyperbolique («quel prodige!») pour arriver à la réalité (négation de l'honnêteté) que l'on veut exprimer.

Variété particulière d'antiphrases, celles qu'utilise Chateaubriand dans un fameux passage de *De la Restauration et de la Monarchie élective*: « Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à la république une et indivisible, au Directoire en cinq personnes, au consulat en trois, à l'empire en une seule, à la première restauration, à l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, à la seconde restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe: je ne suis pas si riche.

Il y a des hommes qui ont jeté leur parole sur la place de Grève, en juillet, comme ces chevaliers romains qui jouent à pair ou non parmi des ruines (...) Ils traitent de niais et de sot quiconque ne réduit pas la politique à des intérêts privés: je suis un niais et un sot...<sup>50</sup>» Ainsi Bardèche, déjà cité: « Moi, je crois stupidement à la vérité. » Ainsi Bernanos, dans le titre de son livre sur Drumont: *La Grande Peur des Bien-Pensants*, et Cousteau, avec ses « mal-pensants ». Mais ces antiphrases ont une autre portée: évidemment ni Cousteau ni Bernanos ne considèrent en réalité qu'ils « pensent mal », ni Bardèche ni Chateaubriand ne s'estiment « stupides ». Si l'on démonte le raisonnement implicite de ces écrivains, on voit que leur propos n'est pas de dire à leur public: « Évidemment, n'en croyez pas un mot, je suis intelligent et je pense bien », mais de lui faire comprendre que dans un monde où les valeurs sont truquées, où la morale est détournée, ce qui a pour conséquence de pervertir le sens des mots, le pamphlétaire ne peut être considéré que comme un sot ou un mal-pensant. Ce n'est pas dire: « Je suis intelligent », c'est dire: « Votre définition de l'intelligence me répugne. » Ce n'est pas une naïve apologie de soi-même, mais la dénonciation d'une morale ambiante<sup>51</sup>.

La pente dangereuse de l'ironie antiphrastique est celle du sarcasme, lorsque l'amertume, c'est-à-dire une certaine complaisance dans l'exil intérieur, l'emporte sur la générosité. Le sarcasme est la version négative de l'ironie, comme le cynisme, celle de la franchise. Péguy, en véritable polémiste, disait: « On ne fonde, on ne refond aucune culture sur la dérision et la dérision et le sarcasme et l'injure sont des barbaries<sup>52</sup> ».

La litote est certainement le plus long chemin, l'expression

la plus médiatisée, car, avant d'arriver au signifié, il faut passer, dans notre exemple, par le concept d'honnêteté, puis par sa négation, et quand il s'agit de la litote hyperbolique (« ce n'est pas un prodige d'honnêteté »), par l'hyperbole<sup>53</sup>.

Est-ce à dire que l'hyperbole soit, pour le pamphlet, l'arme du pauvre ? La moins efficace ? En raison de ses risques et de son simplisme dialectique, oui, si elle n'est pas renforcée par la pertinence, l'originalité, l'imagination d'une métaphore ou de tout autre appui linguistique (effet sonore, par exemple). Quand Chateaubriand traite successivement Bonaparte *d'insensé, usurpateur, aventurier, tyran, meurtrier, assassin, despote, ennemi de tout, homme inquiet et bizarre, destructeur de la France, fou ou enfant, absurde en administration, criminel en politique, destructeur de nos pères, de nos frères, de nos fils, abominable tyran, scélérat vulgaire, dévastateur de la France, faux grand homme, sans entraille, histrion et comédien, homme de peu, enfant de petite famille, parvenu à la gloire, homme de malheur*<sup>54</sup>, il nous semble que ces injures ne portent guère, parce que n'importe quel ennemi de Bonaparte aurait pu les proférer à la place de Chateaubriand et parce que Chateaubriand aurait pu les proférer contre n'importe quel dictateur, parvenu au pouvoir et l'ayant exercé dans les mêmes circonstances que Bonaparte. En revanche, lorsque Rebatet, évoquant quelques personnalités de l'avant-guerre, parle de « cette fielleuse hyène de Mauriac, ce phacochère de Louis Gillet, paillason cochonné d'encre où tous les youtres de *Pourri-Soir* se sont essuyé les pieds », d'Henry Bordeaux, « chapiteau en sucre d'orge et réglisse où pendillent les bons dieux de chez Bouasse-Lebel » ou encore de « Benda, épouvantable comprimé de toutes les névroses et de toutes les haines d'Israël<sup>55</sup> », on se dit que si la haine ne peut certes pas inspirer la justice, elle n'est pas un empêchement à la justesse d'expression<sup>56</sup>.



On serait tenté de faire entrer dans la définition du pamphlet les critères de sincérité et de risques encourus. Il y a certainement beaucoup de pamphlets malhonnêtes et d'autres qui, tout en étant sincères, souffrent d'être écrits, publiés et lus en toute liberté<sup>57</sup>. Aujourd'hui, où les éditeurs

mettent à la disposition des écrivains, des « collections » spécialement consacrées aux pamphlets on a l'impression que le pamphlet risque de mourir de liberté<sup>58</sup>. Beaucoup d'écrits de Voltaire circulaient sous le manteau, Suleau fut mis en pièces le 10 août 1792, Rivarol dut émigrer, Paul-Louis Courier eut des démêlés avec les tribunaux de la Restauration, Proudhon fut jeté en prison, Rochefort et Hugo furent exilés, Vallès condamné à mort, Céline, Cousteau, Rebatet, Jean-Hérol Paquis, Maurras, Béraud payèrent en 1945 leurs écrits de guerre, les livres de Bardèche, Jacques Laurent et Fabre-Luce furent saisis, mis au pilon et leurs auteurs condamnés<sup>59</sup>. Aujourd'hui prolifèrent les pamphlétaires, Jean-François Revel, Jean Cau, Garaudy, Jean-Eden Hallier, André Glucksmann, Bernard-Henri Lévy, Louis Pauwels, Michel Droit, Maurice Clavel, le Père Bruckberger<sup>60</sup>. On nous prêche à temps et à contre-temps, et la relative liberté dans laquelle s'exerce cette prédication, nous empêche souvent de distinguer les prophètes des radoteurs. Quand Saint Jean-Baptiste parlait dans le désert, au moins il était seul<sup>61</sup>.

#### Notes

- <sup>1</sup> Le contradicteur de Paul-Louis Courier, dans *le Pamphlet des Pamphlets* voit bien l'importance de ce critère : « Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste les petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main, *et parlent aux gens d'à présent des faits, des choses d'aujourd'hui* je ne puis souffrir les pamphlets. » (Paul-Louis Courier, *Pamphlets*, J.J. Pauvert Coll. Libérés. Paris 1965, p. 111).
- <sup>2</sup> En revanche, l'échange Barthes-Picard sur la « nouvelle critique » est moins un débat polémique qu'une série de pamphlets juxtaposés.
- <sup>3</sup> Notons que les tribunaux considèrent rarement un ton mesuré comme une circonstance atténuante : Fabre-Luce fut condamné pour *Haute-Cour* (Julliard. Paris, 1962), comme Léon Daudet ou Bardèche. Et si Hébert fut guillotiné, ce ne fut pas pour les injures et les calomnies du *Père Duchesne*.
- <sup>4</sup> Carl von Clausewitz : *De la Guerre*. Éditions de Minuit, Paris, 1955, p. 51. et p. 53. Certaines réflexions de Clausewitz sont tout à fait applicables au pamphlet.
- <sup>5</sup> Jean-François Devay : *Trois mois pour mourir*. La Table Ronde. Paris 1971, p. 46.

- <sup>6</sup> Pascal: *Oeuvres complètes*. le Seuil. Coll. l'Intégrale. Paris 1963. p. 464 (*Dix-huitième lettre provinciale*).
- <sup>7</sup> Robert Poulet: *Contre la Plèbe*. Essais Denoël. Paris, 1967. p. 12. Voir, du même auteur, *Contre la Jeunesse*; chez le même éditeur, *Contre l'amour*.
- <sup>8</sup> Paul-Louis Courier, *op. cit.*, p. 108-109 (« Une pensée déduite en termes courts et clairs, avec preuves, documents, exemples, quand on l'imprime, c'est un pamphlet », p. 115; et plus loin: « Il n'y a point de bonne pensée qu'on ne puisse expliquer en une feuille, et développer assez; qui s'étend davantage, souvent ne s'entend guère, on manque de loisir, comme dit l'autre, pour méditer et faire court. » p. 120)
- <sup>9</sup> Bernanos: *La Grande peur des bien-pensants* — Grasset, Paris 1931; *les Grands Cimetières sous la lune*, Grasset, Paris, 1938.
- <sup>10</sup> Lucien Rebatet: *les Décombres*, Denoël, Paris, 1942. (Ouvrage réédité après avoir été expurgé, en 1976, chez J.J. Pauvert).
- <sup>11</sup> Robert Poulet: *Contre la plèbe*, *op. cit.*, p. 14.
- <sup>12</sup> Dominique de Roux: *Immédiatement* — Christian Bourgois. Paris 1972. *La France de Jean Yanne* — Calmann-Lévy, — Paris 1974.
- <sup>13</sup> Jean Cau: *Le Pape est mort* — la Table Ronde de Combat. Coll. les Brûlôts — la Table Ronde, Paris 1968; *l'Agonie de la Vieille* — même éditeur, même collection, Paris 1970; *Les Écuries de l'Occident* — même éditeur, Paris 1973.
- <sup>14</sup> Jean Caltier-Boissière: *Mon Journal pendant l'occupation*. La jeune Parque. Paris, 1944. *Mon Journal pendant la libération*. Paris, 1945. *Mon Journal pendant la drôle de paix*, Paris, 1947. *Mon Journal pendant la grande pagaïe*. Paris, 1950.
- <sup>15</sup> Michel Ciry: *le Temps du refus*, Journal 1968-1969, Plon, Paris, 1972; *le Buisson ardent*, Journal 1970, Plon, Paris, 1973; *les Armes de lumière*, Journal 1971, Plon, Paris, 1974; *Amour & Colère*, Journal 1971-1973, Plon, Paris, 1976; *Détruire la nuit*, Journal 1974-1975, Plon, Paris, 1977.
- <sup>16</sup> Pierre Vallières: *Les Nègres blancs d'Amérique*. Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois. Éditions Parti-Pris, Ottawa, 1967.
- <sup>17</sup> Flaubert: *Dictionnaire des idées reçues* suivi du Catalogue des idées chic. Jean Aubier, éditeur, Paris, 1951.
- <sup>18</sup> Léon Bloy: *Exégèse des Lieux communs*. Mercure de France, Paris, 1953.
- <sup>19</sup> Jacques Ellul: *Exégèses nouveaux lieux communs*. Calmann-Lévy. Paris, 1966.
- <sup>20</sup> Georges Elgozy: *le Fictionnaire ou Précis d'indéfinitions*. Denoël, Paris, 1973.
- <sup>21</sup> En revanche *Mythologies* de Roland Barthes (Seuil, Paris, 1957) est, à notre avis, moins une satire qu'un pamphlet, car, en démontrant les mythes petit-bourgeois ou bourgeois, l'auteur dénonce une classe politique bien définie de la France de son temps et, dans cette classe politique, des hommes et des actions bien précis. Il ne s'agit pas du tout d'un ouvrage de sociologie scientifique.
- <sup>22</sup> Rivarol: *Dictionnaire des grands hommes*. Paris, 1788. *Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* par un citoyen actif, ci-devant rien. Au Palais Royal, de l'Imprimerie Normande, 1790.
- <sup>23</sup> Dictionnaire des Girouettes ou nos contemporains peints d'après eux-mêmes, attribué à l'éditeur Alexis Eymeri.

- <sup>24</sup> Orion: *Nouveau Dictionnaire des Girouettes*. Éditions le Régent, Paris, 1948.
- <sup>25</sup> Jean-Paul Sartre: *Qu'est-ce que la littérature*. Coll. Idées, Gallimard, p.25 et 45 à 48.
- <sup>26</sup> Paul-Louis Courier, auquel il faut toujours revenir lorsqu'on parle du pamphlet, écrit: «Ce ne sont pas les *Tusculanes* qui ont fait le nom de Cicéron, mais les harangues, vrais pamphlets. Elles parurent en feuilles volantes, non roulées autour d'une baguette, à la manière d'alors, la plupart même et les plus belles n'ayant pas été prononcées. Son *Caton*, qu'était-ce qu'un pamphlet contre César, qui répondit très bien, ainsi qu'il savait faire et en homme d'esprit, digne d'être écouté, même après Cicéron? Un autre depuis, féroce, et n'ayant de César ni la plume, ni l'épée, maltraité dans quelque autre feuille, pour réponse fit tuer le pamphlétaire romain. Proscription, persécution, récompense ordinaire de ceux qui seuls se hasardent à dire ce que chacun pense. De même avant lui avait péri le grand pamphlétaire de la Grèce, Démosthène, dont les Philippiques sont demeurées modèles du genre...» Courier: *Pamphlets*, *op. cit.*, p. 116.
- <sup>27</sup> Autre variante: le parallèle historique: la description de tel événement ou de telle époque du passé, suggère au lecteur la comparaison avec l'événement ou l'époque satirisée. Voir *l'Égout de Rome dans les Châtiments* (VII, 4).
- <sup>28</sup> Arouet: *Voyage en Absurdie*. Édition du Soleil. Bruxelles 1946. On se confondra pas cet Arouet avec François Arouet, pseudonyme que Georges Politzen utilisa pour lancer des attaques contre le bergsonisme.
- <sup>29</sup> Michel Déon: *Mégalonose*, supplément aux voyages de Gulliver. la Table Ronde. Paris 1967.
- <sup>30</sup> Évidemment, il faut que les clefs soient relativement simples: personne ne peut se tromper sur l'identité du général de la Perche (Arouet) ou de Mégalonose; les peuples qu'Arouet appelle Vespuciens, Mochiens, Oursiens, Britons, Gaulliens, Michel Déon les appelle Kokkus, Kabraos, Kornutos, Kuckolds, Keratass (traduction du mot cocu en différentes langues).
- <sup>31</sup> Alfred Fabre-Luce: *Au nom des silencieux*. À l'enseigne du Cheval ailé. — La Diffusion du livre — Bruges, Paris 1945. p. 125.
- <sup>32</sup> Maurice Bardèche: *Nüremberg ou la Terre Promise* — les Sept Couleurs. Paris, 1948, p. 9. *Lettre à François Mauriac* — La Pensée libre. Paris 1947, p. 12 et p. 115.
- <sup>33</sup> Pascal: *Oeuvres complètes*, *op. cit.*, p. 429 (*Douzième lettre prov.*); et ces « En vérité, mon Père... » qui introduisent tant de phrases des *Provinciales*.
- <sup>34</sup> C'est ce qui est arrivé à Molière avec *Dom Juan*: le « grand seigneur méchant homme » n'est pas assez ridicule pour être méprisé. Dom Juan, séducteur, mauvais payeur, fils insolent, provocateur métaphysique attire plus qu'il ne repousse. Quant à son hypocrisie du V<sup>e</sup> acte, elle est si maladroitement plaquée qu'elle n'est guère vraisemblable. D'ailleurs elle ne dure qu'une scène, ensuite elle prend les charmes du cynisme. Ce n'est pas le mal que le public réproouve, c'est le ridicule. Thucydide écrivait dans le troisième livre de *la Guerre du Péloponnèse*, et cette remar-

que peut éclairer la psychologie du pamphlet: « La plupart des hommes préfèrent être appelés habiles en étant des canailles, qu'être appelés des sots en étant honnêtes: de ceci, ils rougissent, de cela, ils s'enorgueillissent. »

- <sup>35</sup> Jacques Laurent: *Maurice sous de Gaulle* — La Table Ronde, Paris, 1964, p. 175. Texte évoqué au procès de Jacques Laurent (voir *Offenses au Chef de l'État: Audiences des 8 et 9 octobre 1965*. La Table Ronde, Paris, 1965, p. 89). C'est nous qui soulignons.
- <sup>36</sup> — antiphrase: le titre des sept parties de l'œuvre (I—*La Société est sauvée*; II—*L'ordre est rétabli*; III—*La Famille est restaurée*, etc...); voir également *Splendeurs* (III, 8); — litote: 1, 3 (dernier vers); II, 7, fin 2: « Ce sont deux façons différentes de ne pas reculer »;  
— Hyperbole: passim;  
— épopée: II, 7 (*À l'obéissance passive*);  
— éloge funèbre: I, 4 (*Aux morts du 4 décembre*);  
— chanson: I, 13; III, 10; et surtout *le Sacre* (V, 1);  
— fable: III, 3;  
— parabole: VII, 4 (*L'égout de Rome*)
- <sup>37</sup> Procédé que les Grecs appelaient « para prosdokian », littéralement « contraire à l'attente », et Fontanier « Sustentation ».
- <sup>38</sup> Jacques Perret: *le Vilain temps*. Éditions du Fuseau, Paris, 1964, p. 245.
- <sup>39</sup> Le Révérend Père de la *Première Provinciale* dit à son visiteur à propos du mot « pouvoir prochain »: « Vous le direz, ou vous serez hérétique, et M. Arnauld aussi. Car nous sommes le plus grand nombre: et, s'il est besoin, nous ferons venir tant de cordeliers, que nous l'emporterons. » Pascal: O.C., op. cit., p. 375). (C'est nous qui soulignons).
- <sup>40</sup> Bossuet (*Sermon sur la mort*): « Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour? »; Chateaubriand: « Non, je ne croirai jamais que j'écris sur le tombeau de la France. » Quant à la conception « providentielle » de l'histoire (Bonaparte, envoyé de Dieu, comme Attila, pour punir les Français de leurs erreurs révolutionnaires) c'est du Bossuet revu par Joseph de Maistre.
- <sup>41</sup> Qu'on ne voie pas là, parce que nous parlons de guerilla et de B52, une distinction pamphlétaire de gauche - pamphlétaire de droite: Jacques Perret, dans ses articles incisifs, n'a rien d'un écrivain de gauche, et les *Grands cimetières sous la lune* ne défendent pas les idées de la droite de l'époque.
- <sup>42</sup> Pierre-Antoine Cousteau: *Hugothérapie ou comment l'esprit vient aux mal-pensants* — Éditions E-T-L. Paris, 1954 (recueil de citations de Victor Hugo, pris ironiquement comme médecin de la maladie antidémocratique de l'auteur); *Mines de rien ou les grandes mystifications du demi-siècle*, avec une préface de Lucien Rebatet, Éd. Ethéel, Paris, 1955.
- <sup>43</sup> À noter que les titres choisis par Lucien Rebatet, romancier, sont au contraire, ironiques: *Les Deux Étendards* (où les Jésuites sont fort mal traités, placé sous le signe d'une des plus célèbres méditations de St-Ignace), *Les Épis Mûrs* (où l'on dénonce l'absurdité de la guerre qui tue un musicien de génie, et auquel l'auteur donne pour titre trois mots d'un vers célèbre de Péguy: « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. »)
- <sup>44</sup> Non que nous assimilions les pamphlets à des ouvrages publicitaires ou



de propagande, mais il faut tout de même se rappeler qu'un pamphlet n'est pas seulement une œuvre littéraire. Voir, sur ce sujet, le passionnant séminaire de Roger Mucchielli : *Psychologie de la publicité et de la propagande*. Entreprise moderne d'édition. Paris, 1972.

- <sup>45</sup> Chateaubriand, à propos de Bonaparte : « Le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre. » Rebatet, sur Mauriac : « L'autre, l'homme à l'habit vert, le bourgeois riche, avec sa torve gueule de faux Greco (...) est l'un des plus obscènes coquins qui aient poussé sur les fumiers chrétiens de notre époque. » (*les Décombres*, *op. cit.*, p. 49). Dédicace des *Nouveaux Châtiments* de Léon Daudet (Éditions du Capitole — Paris, 1931) : « Aux trois ministres du plus infâme régime, Poincaré, Briand et Barthou, avec mon absolu mépris et mon parfait dégoût. »
- <sup>46</sup> Jean Marcel dans le *Joual de Troie* (Éditions du Jour, Montréal, 1973) : « Je ne vais tout de même pas écrire tout un livre pour faire comprendre ça à quelqu'un qui est *pas mal dur de compréhension*. » (p.187). À noter, dans le même ouvrage, la litote hyperbolique : « Ce n'est pas une raison suffisante pour piquer une crise d'hystérie sur l'inventivité de nos ancêtres ».
- <sup>47</sup> P.A. Cousteau : *Hugothérapie*, *op. cit.*, p. 39 : « Hugo est trop intelligent pour se laisser égarer par sa propre générosité. » ; p. 23 : « Je ne me permettrais certes pas, moi, chétif incivique, d'analyser le génie littéraire de cet homme colossal. »
- <sup>48</sup> Les trois figures sont réunies dans ce passage de la *Deuxième Philippique* de Cicéron : « Voilà qui témoigne d'une assez solide malhonnêteté (litote). Mais laissons cela et parlons plutôt de son inconduite qui atteint le comble de l'infamie (hyperbole) (...) Venons-en maintenant aux actions d'éclat (antiphrase). »
- <sup>49</sup> Vladimir Jankélévitch : *L'ironie*, p. 81-82.  
contrairement à ce que dit V. Jankélévitch, les grammairiens français aussi bien que latins, ont toujours souligné que l'affirmation provenant de deux négations (*nemo non venit* — il n'est personne qui ne soit venu) est beaucoup plus absolue et vigoureuse que l'affirmation simple (*omnes venerunt* — tous sont venus).
- <sup>50</sup> Chateaubriand : *De la Restauration et de la Monarchie élective*. (Il faudrait citer tout le passage, que Chateaubriand, certainement conscient de sa beauté, reprend dans les *mémoires d'Outre-tombe* (Bibl. de la Pléiade — Gallimard, Paris 1951. T. II, p. 493-494).
- <sup>51</sup> Le joual qu'emploie Jean Marcel dans le *Joual de Troie* (*op. cit.*, *passim*) est une des formes de l'antiphrase : je parle votre langue, j'entre dans votre jeu.
- <sup>52</sup> Péguy : *Oeuvres en prose (1909-1916)*, (« Quand je trouve dans l'Action française tant de dérision et tant de sarcasmes, souvent tant d'injures, j'en suis peiné, car il s'agit d'hommes qui veulent restaurer, restituer les plus anciennes dignités de notre race et on ne fonde, on ne refonde » etc. ...), p. 651. Bibl. de la Pléiade. Gallimard, Paris, 1957.
- <sup>53</sup> Vladimir Jankélévitch (*op. cit.*, p. 80-81) donne toujours comme condition à la litote et à l'ironie en général, la recherche généreuse de la vérité dans un dialogue avec autrui : « La litote qui rapetisse ou minimise l'ego

en vue d'un intérêt égoïste, n'est pas une ironie, mais une fraude et une mesquinerie sordide.»

- <sup>54</sup> On trouvera toutes ces injures en parcourant de *Buonaparte et des Bourbons*, réédité par J.J. Pauvert, dans la collection *Libertés* (Paris, 1966).
- <sup>55</sup> Lucien Rebatet: *les Décombres*, *op. cit.*, p. 533 et 547.
- <sup>56</sup> Justesse: « qualité qui rend une chose parfaitement adaptée ou appropriée à sa destination » (Robert). (Ici, accord entre la force de la haine et celle de l'expression, car il peut arriver que la haine fasse bégayer.)
- <sup>57</sup> Le pamphlet est l'œuvre d'un témoin de la vérité, et on connaît la phrase de Pascal: « Je ne crois qu'aux témoins qui se font tuer. » Mais se faire tuer ne donne pas forcément la palme du martyr et de l'honnêteté: il est certain que la mort de Camille Desmoulins, même si, comme le dit Chateaubriand, elle rachète ses égarements, ne sanctifie pas les provocations au meurtre.
- <sup>58</sup> Chez J.J. Pauvert, *Libertés*; à la Table Ronde, *la Table Ronde de Combat*; chez Fasquelle: *Lettre ouverte à...* etc. On voit même une collection où, dans le même volume, deux pamphléaires s'affrontent, tête bêche, sur un même sujet (*Pour et contre*).
- <sup>59</sup> Nous nous sommes limités à la France. Mais il faudrait voir le cas du Samizdat, de Soljenitsyne, Amalrik, Sakharov, Zinoviev, etc...
- <sup>60</sup> Recensant, pour cet article, la littérature polémique contemporaine, j'ai été effrayé de constater que le pamphlet et les œuvres qui y sont apparentées, prenaient, en quantité, le pas sur le roman, les nouvelles, la poésie. Il est vrai que les libelles pullulaient aussi au XVI<sup>e</sup> siècle, durant la Fronde, pendant la Révolution...
- <sup>61</sup> Faut-il faire entrer dans la définition le critère de rareté ?